
M A N U S C R I T

TROIS FEMMES AUTOUR DE MON LIT

de Przemyslaw Nowakowski

Traduit du polonais par Gabriel Marian

cote : POL04D550

Date/année d'écriture de la pièce :

Date/année de traduction de la pièce : 2004

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

TROIS FEMMES AUTOUR DE MON LIT
Przemyslaw Nowakowski

Traduit par Joanna Warsa et Timothée de Fombelle

Comédie

*« Mon cœur brûlait au-dedans de moi ;
Dans mon gémissement un feu s'allumait,
Et la parole est venue sur ma langue. »*

Psaume 39, verset 4

Scène 1.

Un lit sur la scène. Martha assise dessus. A son chevet, Maya debout. Betty s'appuie négligemment à l'arrière du lit. Toutes les trois se taisent. Moi, j'entre.

MOI : J'ai toujours voulu raconter ce rêve. Le rêve que je fais dans ma vie ordinaire, allongé sur ce lit avec les yeux grands ouverts. Ouverts d'étonnement par la teneur du rêve. Par sa chair. Ce n'est qu'un rêve – mais je vais m'y plonger à poings fermés. Ma rage, mon sourire, ma peur, mes trois femmes – et tout ce dont je pourrai rêver encore sera complètement réel. Peut-être pas comme dans la vie. Différent. Mais réel.

La lumière fait apparaître Maya, laissant les deux autres femmes dans l'ombre. Je m'approche de Maya et je pose mon visage contre sa poitrine. Elle caresse ma tête.

MOI : Maya, ma mère, cinquante-neuf ans. Ancienne directrice de station météo. Depuis quelques années, on sait qu'elle a des dons paranormaux pour prévoir les incendies. C'est grâce à ces dons qu'elle a prédit la mort de mon père dans la catastrophe d'un avion pour le traitement des forêts, et la rupture de mon mariage.

Je me libère des bras de Maya pour m'appuyer sur la rambarde du lit.

MOI : Le lendemain de notre mariage, Maya avait dit qu'elle nous donnait au maximum un an et six semaines. Mon mariage a duré exactement un an, trois semaines, quatre jours, deux heures et sept minutes. J'aurais pu le préciser à la seconde près, mais je ne sais pas ce qu'il faut considérer comme la fin du mariage : le claquement de la porte de la chambre, son pas résolu dans l'escalier, ou bien ces putain de mots qui me sont sortis de la bouche. Ma mère l'avait prédit...

MAYA : Un jour tu t'en mordras les doigts. Tu verras, mon chéri. Ta mère te le dit.

Je m'assois sur le lit dans le dos de Martha. Ma tête dépasse la sienne.

MOI : Martha – mon ex-femme – vingt-neuf ans – philologue bibliste de formation, actuellement directrice marketing dans une entreprise française d'ingénieurs géomètres, ou bien dans la filiale à Varsovie d'une société new-yorkaise d'immobilier, ou encore chez le représentant d'un consortium russe «Pétrole et huiles moteurs», ou plutôt dans une chaîne de supermarchés allemands maison-brico-jardin. Je sais plus. Je m'en fous.

Je me lève et je me mets à l'arrière du lit.

MOI : Martha est toujours en dépression. L'échec inévitable de notre relation, dû au fait qu'elle a tout simplement cessé de m'aimer, et que moi, je me suis tout simplement occupé de sa cousine Betty, a pour moi toutes les caractéristiques d'une plaie d'Égypte. Parfois l'éducation sert à quelque chose. Souvent trop tard.

MARTHA :

« Au lieu des parfums, ce sera la pourriture

Au lieu de ceinture, une corde

Au lieu de coiffure la tête rasée »

Je m'approche de Betty. Nous nous embrassons un instant.

MOI : Betty – dix-neuf ans – fabuliste. A la base, nutritionniste. Betty a un talent un peu absurde dans sa profession. Employée d'une entreprise de l'industrie alimentaire, elle s'est mise à placer des petits textes pessimistes dans les boîtes de chocolats, ce qui entraîne des pertes inestimables pour sa société. Une combinaison de liqueur, de chocolat et de comptines, genre...

Betty déclame en s'appuyant sur la rambarde.

BETTY : La rivière triste tristement coule

Nul ne sourit et tout est nul

Jamais le lait ne sera bu

Le chat est nu, chien n'aboie plus...

Nous nous embrassons à nouveau.

MOI : ... ce qui la conduira tout droit au licenciement. Et c'est moi qui aurai atteint son esprit de dix-neuf ans avec mon pessimisme de trente, contagieux comme une maladie vénérienne.

Les femmes reculent vers l'ombre. Je me mets au centre.

MOI : Et enfin : moi. Pseudo journaliste. Ma mère voulait que je devienne pilote comme mon père, mais mon itinéraire professionnel a fait de moi un rédacteur. Rédacteur en théorie – puisque en ce moment je suis au chômage. Mon sens de l'absurde, addition de mon sens de l'échec et de mon sens de l'humour, m'empêche de travailler. M'empêche de tout, en général. D'où le fait que je ne fais rien. L'antichambre du bonheur. Curieux d'ailleurs... A quoi ressemble le bonheur lui-même ? A un long couloir vide ? Non. Un long couloir vide, ça, c'est la mort. Le bonheur doit attendre au bout. Derrière la porte. Là où traînent les restes d'un chantier, dans une chambre avec un lit... (*Je me retourne et je saute sur le lit*) Le clou du spectacle. Le vrai héros de cette histoire. Le lit. Mon lit ! (*Je touche le cadre du lit*)

Noir.

Scène 2.

Sur la partie éclairée de la scène, un appartement en chantier. Un lit au milieu. Autour du lit, des objets rassemblés pour la durée des travaux : vêtements dans des sacs, livres, accessoires de gymnastique et de toilette, souvenirs de voyage, photos, une bouteille de vin, un verre. Plus loin des seaux avec de la peinture, un produit diluant, et des bâches de plastique bleu clair, étalées. Derrière, une télé allumée. Sur l'écran la mire affiche l'heure : onze heures vingt neuf. On entend la voix de Martha hors scène.

MARTHA : A douze heures pile. Tu as encore une demi-heure....

Martha entre. Elle porte un t-shirt, un pantalon de travail abîmé, pieds nus. Elle est au téléphone. Elle chemine avec prudence parmi les restes de travaux. Soulagée, elle atteint finalement le lit et s'y assoit en tailleur.

MARTHA : Je ne suis pas triste. Tout simplement, je change... Si tu viens pas, je le jette à la poubelle – alors viens et prends-le. C'est ton lit après tout. Je n'en ai vraiment pas besoin.

Noir.

Mon visage apparaît. Je suis au téléphone.

MOI : Pas facile de dire à qui appartient ce lit. A elle, selon ma mère. C'est là qu'elle a accouché. Alors, à qui appartient-il ? A la mère ou au fils ? A celle qui accouche ou à celui qui est accouché ? J'ai un grand sens de la propriété. Je suis né vierge ascendant poisson.

Noir.

Au fond de la scène, Maya assise sur une chaise. Moi, je n'ai pas bougé.

MAYA : C'est mon lit, mon chéri. C'est là que j'ai accouché de toi. Intéressant, d'ailleurs... Pourquoi tu as dit à Martha que tu l'avais achetée en soldes ? Il a toujours été dans ta chambre.

MOI : Je l'ai achetée. Il était en soldes. Cinquante pour cent...

MAYA : Le lit perd toujours de la valeur s'il change de propriétaire.

MOI : C'est mon lit.

Je sors. Noir.

Martha est allongée sur le lit. Elle feuillette quelques livres, mais rien ne semble l'intéresser. Elle est énervée. Elle aperçoit une grande Bible noire sur le sol, un ruban rouge marque une page. Elle saisit la Bible, l'ouvre et lit. Elle joue avec le ruban en l'enroulant autour de la rambarde. Elle lit un verset en silence, bougeant les lèvres.

Noir.

Martha assise sur le lit fume une cigarette. Entre ses jambes un cendrier rempli, d'où s'élève de la fumée. Elle regarde une émission sur une ville en flammes à la télé. Martha renifle, comme si elle était enrhumée. Elle retourne à la lecture de la Bible.

MARTHA :

« Au lieu de parfums, ce sera la pourriture

Au lieu de ceinture, une corde

Au lieu de coiffure, la tête rasée

Au lieu d'une robe, un pagne rugueux »

(Elle met la Bible de côté, contemple le lit un moment. Finalement, par désœuvrement, elle commence à pousser hors du lit les objets, les draps, jusqu'à ce qu'il ne reste que le matelas. Elle s'allonge dessus. Elle le respire comme si elle cherchait la source d'une mauvaise odeur) Un trou. A cause d'une cigarette. Tu ne peux pas m'en vouloir, ça fait plus d'un mois...

Noir.

Derrière, j'apparais. Habillé comme il y a un mois, dans un gilet de reporter. Je m'assois sur le lit à côté de Martha.

MOI : Ce que tu peux être maladroite... Martha. Regarde ce que tu as fait... tu as brûlé le matelas. Ça va faire un trou.

MARTHA : Putain, mais qu'est-ce que ça te fait ?

MOI : Rien, d'accord. Mais quand même, un bon lit comme ça. Pas de raison de l'abîmer.

MARTHA : A ton avis il faut une raison pour abîmer ? On ne peut pas abîmer sans raison, non ?
(elle regarde la télé)

MOI : C'est mon lit. Je l'ai acheté à cinquante pour cent pendant l'opération «lits en soldes» et j'ai pas envie qu'il y ait des trous !

Je me lève et je sors. Martha se cambre. Elle regarde autour d'elle. Elle s'assoit sur le lit, prend un paquet et allume une clope. Elle contemple le désordre qui l'entoure.

MARTHA : Lits en soldes... Et maintenant tu dis que ta mère a accouché dessus. menteur. Tu as menti. Maintenant ou l'autre jour. Pendant un an de mariage on dort par terre, et c'est ce foutu jour-là que tu apportes un lit. Tu l'apportes, tu le laisses et... Oh, allez, laisse tomber. Il y avait un lit. Il n'y en a plus. C'est tout. «Le seigneur a donné, le seigneur a repris». Qu'est-ce que tu veux en faire ? C'est mon lit maintenant. Et il veut le foutre dans sa piaule, c'est ça ?

Noir.

Martha est assise sur le lit. Elle s'étouffe en fumant et met la cigarette de côté.

MARTHA : Voilà le genre de mec que je me suis tapé ! Betty m'a harcelé de questions un jour... bien avant... bien avant que ça arrive...

Entre Betty, elle s'assoit à côté de Martha.

BETTY : ... alors, il est comment ?

Martha habitée par son souvenir devient claire et sereine.

MARTHA : Je te dis pas, il est génial, trop fort... Qu'est-ce qu'il est drôle. Toujours à se marrer. Tu ne sais jamais s'il est sérieux.

Elle se cambre. Betty, involontairement, essaie de l'imiter.

BETTY : Raconte un peu comment vous vous êtes rencontrés ! Il t'a invitée... c'est ça ? Ou dis plutôt, il était habillé comment ? Vas-y, raconte, je te prépare un verre.

Martha se détend. Betty court dans tous les sens comme si elle cherchait une bouteille.

MARTHA : Je ne me souviens pas.

BETTY : ... comment, tu te souviens pas ! Mais essaie de te rappeler. Enfin, ça s'oublie, ces choses-là ?

MARTHA : A l'époque, j'ai eu l'impression qu'on se connaissait depuis toujours, mais qu'on manquait de courage pour s'approcher et se dire : «Ou tu iras, j'irai.» *(elle sourit, rayonnante)* On se croisait dans la rue, dans le tramway. Comme s'il y avait un plan derrière tout ça...

BETTY : T'es tellement sentimentale, toi ! Mais raconte un peu, qu'est-ce qu'il a de si génial ?